

« L'Esprit se joint à notre esprit ... »

Le titre choisi pour la méditation que le P. Bourron m'a confiée ce matin se voudrait en consonance, non seulement avec le thème de l'esprit, qu'a retenu votre diocèse pour l'année en cours, mais aussi avec les premiers mots de l'Évangile que nous venons d'entendre : « Aussitôt l'Esprit pousse Jésus au désert. » L'Évangile selon saint Marc établit, par ce petit mot « aussitôt » et par la mention de l'Esprit Saint, un lien fort entre cet épisode et le récit du baptême de Jésus, qui le précède immédiatement. Les exégètes nous disent que ces deux épisodes constituent, en prologue de l'Évangile de Marc, une catéchèse baptismale. Par la grâce de notre baptême, chacun de nous peut en effet recevoir, comme adressée à lui, la parole du Père : « Tu es mon fils bien aimé, il m'a plu de te choisir » ; chacun de nous peut entrer, avec les armes de l'Esprit, dans le combat spirituel que Jésus a vécu au désert. Accueillons donc le temps du carême comme un long mémorial de notre baptême, en communion avec ceux de nos frères qui se préparent à le recevoir. En ce premier dimanche qui marque le seuil, laissons-nous conduire par Marc jusqu'en ce sanctuaire de l'âme où se prononce en nous, aujourd'hui, la parole : « Tu es mon fils, mon bien aimé, mon élu », et où nous sommes mis en demeure de choisir, à la suite d'Israël et à la suite du Christ, qui nous voulons servir. Laissons l'Esprit Saint nous attirer vers cette profondeur, si souvent désertée par nous-mêmes, où lui, il demeure. Car depuis notre baptême, il « se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu ». Cette attestation est une révélation : nous ne connaissons le secret de notre véritable identité que dans la lumière de l'Esprit Saint, l'hôte intérieur. Lui seul peut nous introduire à la vie de l'esprit, cet indivisible mystère de liberté, d'intériorité et de communion, et nous faire connaître notre nom pour Dieu et pour toujours. Lui seul peut susciter en nous la vie filiale. Aussi vais-je aller de l'Esprit Saint à l'esprit humain, de la Parole de Dieu à la parole humaine, du choix de Dieu à ces choix quotidiens dont le temps du carême veut réveiller la vigueur. Pour baliser ce chemin, il me semble que l'évangile de ce jour nous est une grâce suffisante.

Le récit de Marc, plus court que ceux de Matthieu et de Luc, ne décrit pas le détail des tentations de Jésus. Il se contente d'en tracer le cadre spatial et temporel : le désert, quarante jours. Mais ce faisant, il convoque toute la mémoire d'Israël pour laquelle ces coordonnées ne sont jamais simplement géographiques et chronologiques, mais toujours spirituelles. Cela vaut d'abord pour le contexte spatial, le désert. En « poussant » Jésus au désert – le terme grec est un terme très fort, celui-là même que Marc emploie quand Jésus expulse les démons – , l'Esprit Saint actualise en lui les épreuves de l'Exode. Israël poussé au désert par Pharaon et ses armées y fait cruellement l'expérience du manque, de son impuissance radicale à subvenir par lui-même à ses besoins les plus élémentaires. Loin des oignons de l'Égypte, le peuple est réduit à la vulnérabilité absolue de la vie, que nous cachent ordinairement les ressources de nos savoir-faire. Il connaît la faim et la soif, ce besoin le plus primitif et le plus vital, le premier contact du nouveau-né avec le monde, le dernier contact du mourant avec la vie. Mais paradoxalement cette situation de dénuement et de dépendance totale est aussi pour Israël le lieu d'émergence de sa liberté. Non seulement il se découvre confié à lui-même par Dieu, dans la prévenance gratuite de l'amour, mais il est convoqué à plus haute et la plus grave des libertés : celle qui le constitue en interlocuteur du Dieu vivant, sommé de choisir entre refus et consentement, entre mort et vie, entre idolâtrie et adoration. « Vois, je te propose aujourd'hui la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction. Choisis donc la vie, pour que tu vives ! »

(Dt 30,19). Le cri qui monte de la détresse peut être un murmure de révolte ; il peut aussi être l'appel inconditionné de la foi. Entre le dieu d'or et de bronze que des mains d'homme façonnent et le Dieu vivant dont on ne peut faire d'image taillée, Israël doit prendre parti. « Exister devant Dieu, c'est cela le sérieux » écrivait Kierkegaard.

C'est ainsi que nos vies, parfois, sont conduites au désert. Au-delà du tourbillon des mots et des choses, des désirs à satisfaire et des tâches à remplir, qui forment l'ordinaire de nos jours et nous donnent sécurité et maîtrise, vient l'épreuve de l'échec ou du chômage, de la maladie ou du deuil. Une épreuve qui ne vient pas de Dieu, mais où l'Esprit de Dieu nous accompagne. Dans la déroute de nos prises habituelles, nous sommes mis en demeure de nous tourner nous aussi vers l'essentiel : quel est mon plus profond, mon plus réel désir ? Où est mon unique nécessaire ? Et plus encore : vais-je me choisir contre Dieu, dans le murmure de la révolte, ou vais-je choisir Dieu, dans le consentement obscur de la foi ? Le temps où nous sommes donne à cette épreuve une dimension collective. Devant la violence des uns et la détresse des autres, devant les incertitudes et les crises qui obscurcissent notre avenir, déchirent nos horizons familiers et ébranlent des assises que nous pensions solides, c'est peut-être toute notre société qui se voit aujourd'hui conduite au désert. Mais nous n'y sommes pas livrés au seul jeu aveugle des lois du monde. Nous y sommes « poussés par l'Esprit » pour y être réveillés à nous-mêmes, à notre être d'esprit et de liberté, au-delà de nos rôles de producteurs et de consommateurs, au-delà de nos illusions de maîtrise et de suffisance. Nous y sommes constitués interlocuteurs du Dieu vivant et convoqués par lui au sérieux de nos propres libertés. Ne soyons pas de ceux qui esquivent cette situation décisive, et qui, selon le mot de Bernanos, « vivent et meurent sans s'être jamais servi de leur âme, réellement servi de leur âme, fût-ce pour offenser Dieu. »

Peut-être, alors, l'invitation du carême à une plus grande sobriété de vie, le goût du jeûne, sont-ils un appel adressé par cet Esprit Saint que Pierre Favre appelait l'Exiléur, à notre liberté la plus profonde, pour qu'elle se laisse déplacer, mette à distance le superflu qui l'encombre et la sépare bien souvent d'elle-même et de ses véritables enjeux. Un appel à nous servir enfin de notre âme, à engager devant Dieu notre liberté. Avec le peuple d'Israël au désert, avec Jésus Christ au seuil de sa mission, notre jeûne devient cette lutte vers l'essentiel qui « restreint les espaces de la chair pour dilater les espaces de l'amour ». Alors l'Esprit peut se joindre à notre esprit pour former le *oui* qui exprime, révèle et accomplit dans l'amour notre liberté tout entière.

Après avoir mentionné le désert, lieu de l'épreuve, Marc en précise la durée ; quarante jours. Ici encore il faut faire appel à la mémoire spirituelle d'Israël pour en déchiffrer le sens. Ces quarante jours, qui sont aussi le temps de notre carême, ne renvoient pas seulement aux quarante ans qui séparent la sortie d'Égypte de l'entrée en terre promise. Ils sont en relation directe avec les deux figures de Moïse et d'Élie, c'est à dire avec ceux-là même qui, lors de la Transfiguration, s'entretiennent avec Jésus de sa Pâque. Il est donc bon de les rejoindre au début de notre propre marche vers Pâques.

A deux reprises, dans le livre de l'Exode, il est dit de Moïse qu'il passa quarante jours et quarante nuits dans une proximité immédiate avec le Seigneur. « Moïse entra dans la nuée et monta sur la montagne. Et Moïse demeura sur la montagne *quarante jours et quarante nuits* », lisons-nous en Ex 24, 19. Et un peu plus loin, en Ex 34,28 : « Moïse demeura là, avec Yahvé, *quarante jours et quarante nuits*. Il ne mangea ni ne but, et il écrivit sur les tables les paroles de l'Alliance, les Dix Paroles. » Expérience d'ineffable rencontre, qui rassemble symboliquement et porte à l'incandescence les quarante ans où le Seigneur accompagna son peuple au désert. Mystère d'intimité dont Moïse revient le visage irradié de lumière, car « l'aspect de la Gloire de Yahvé était aux yeux d'Israël celui d'une flamme dévorante au sommet de la montagne » (Ex 24,17). Mystère qui se dérobe aux mots comme aux regards,

mais qui donne aux paroles du Décalogue leur véritable signification : elles ne sont pas une loi impersonnelle écrite sur la pierre. Elles sont la trace vive d'une théophanie, le moyen d'en garder vivante et agissante la mémoire, le sceau posé sur un secret d'alliance. On comprend sue le Psalmiste parle de la loi avec les accents d'un amoureux évoquant sa bien aimée ; on ne parle pas ainsi d'un code abstrait de préceptes, mais la loi d'Israël est née d'une rencontre et s'ordonne à une rencontre.

Pendant les quarante jours du carême, nous entrons à notre tour, à la suite de Moïse, dans un temps d'intimité avec Dieu et de conversion morale qui vient révéler en nous l'intériorité spirituelle et y réveiller la vie selon l'Esprit. L'Esprit que nous avons reçu n'est pas un Esprit de crainte, qui nous attacherait servilement à la Loi. C'est « un Esprit de force, d'amour et de raison » (2 Tm 1,7), qui nous invite à pénétrer, avec Moïse, avec Jésus, sous la nuée. C'est dans l'intimité de la prière, dans le face à face fidèle, dans l'éclat du jour comme dans la ténèbre de la nuit, que nous pouvons recevoir et ratifier la charte de notre liberté filiale, pour mettre peu à peu toute notre vie « en exercice d'aimer ». « J'ai en mon âme une capacité de Dieu » écrivait Maître Eckhart. Tout homme possède un Sinaï intérieur où Dieu veut lui parler face à face, mais bien souvent nous l'ignorons et le désertons. L'Esprit Saint nous y conduit, et il nous y communique la loi nouvelle, « écrite, non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair », nos propres cœurs (2 Co 3,3). Il se joint à notre esprit pour en faire un temple saint, le lieu inviolable où la créature rencontre son Créateur, où l'enfant se tourne vers son Père pour former le premier mot de la prière : « Abba ». Il nous faut franchir le seuil, entrer dans ce lieu saint, en fermer la porte et y demeurer sous le regard du Père, dans le secret.

Nous comprenons alors que, si toute personne humaine est sacrée, c'est parce que toute personne humaine est un temple où peut se vivre cette adoration « en esprit et en vérité » que Jésus allait révéler à une femme de Samarie. Dans notre monde bruyant, face à l'indiscrétion qui si souvent viole l'espace intérieur des êtres, face à l'impudeur qui détruit la fragile frontière entre le dicible et l'indicible, le public et le privé, l'extériorité sociale et l'intériorité personnelle, le temps du carême nous ramène au mystère de l'esprit humain, image et demeure de l'Esprit Saint, le Maître Intérieur. Un mystère si grand qu'on ne peut s'en emparer par violence ou y pénétrer par effraction ; un mystère tout proche, puisqu'il est notre propre présence à nous-mêmes, et pourtant si inépuisable que nos modernes sciences de l'homme ne sauraient en faire le tour, et qu'un saint Augustin s'émerveillait déjà de ne pouvoir en sonder la profondeur. Mais un mystère fragile, confié à notre fidélité. Parents et éducateurs savent bien que, sans amour offert, sans respect gardé, sans exigences et sans promesses, l'esprit s'étirole et peut ignorer sa propre vocation à connaître la vérité et à aimer le bien, ce double incognito du Dieu vivant. Ils savent aussi que, par grâce baptismale, un enfant très jeune peut habiter sa demeure intérieure et prononcer l' « Abba, Père » de la prière chrétienne. ils découvrent même, bien souvent, avec émerveillement, qu'il en connaît mieux qu'eux le secret. Ne lui en barrons pas le chemin.

Il est encore question de quarante jours dans un autre épisode biblique. Au premier livre des Rois, il est dit que le prophète Elie, poursuivi par la haine de la reine Jézabel et saisi de peur, s'enfuit dans le désert et est prêt à abandonner sa mission. Mais voici qu'à deux reprises un ange le touche dans son sommeil et lui dit : « Lève-toi en mange ». « Il se leva, mangea et but, puis soutenu par cette nourriture, il marcha *quarante jours et quarante nuits* jusqu'à la montagne de Dieu, l'Horeb » (1 R 19,5-8). Les quarante jours sont ici ceux d'une marche rendue possible par le pain reçu gratuitement, au service d'une mission elle aussi reçue gratuitement, et qui conduira Elie jusqu'à la montagne de l'Horeb. Là, dans le souffle presque imperceptible d'une brise légère, le Seigneur se manifeste et confirme Elie dans sa mission : « Va, retourne par le même chemin vers le désert de Damas. Tu iras oindre Azaël comme roi de Damas » (1 R 19,15). Il ne s'agit plus d'un temps d'épreuve, comme pour Israël

au désert, ni d'une théophanie spectaculaire, comme pour Moïse au Sinaï. Il s'agit du pain et de l'eau, des nourritures ordinaires des jours ordinaires ; il s'agit d'une marche au long des jours et des nuits, au service de la mission reçue.

Chacun de nous, comme Elie, peut prêter l'oreille à ce « bruit de fin silence » que fait la présence du Seigneur dans le quotidien de nos vies. Sans extases ni révélations fulgurantes, l'Esprit Saint vient confirmer et éclairer la mission qu'il nous confie. Car nous le savons bien, quel que soit notre état de vie, l'Esprit de notre baptême nous a confié une mission, qui se déchiffre mot après mot, se réalise pas après pas, dans le cours très ordinaire de notre vie familiale, professionnelle, sociale, politique... Elle se déchiffre et se réalise tout aussi humblement, pour certains d'entre nous, dans la vie consacrée, sacerdotale, apostolique, qui nous constitue, à la suite du Christ, messagers plus directs de l'Évangile. Mais dans tous les cas, notre mission repose sur la gratuité d'un appel et d'un envoi. Et les moyens qui nous sont donnés pour la réaliser sont le plus souvent, comme le pain et l'eau offerts au prophète Elie par un ange, infiniment modestes et infiniment gratuits. Mais toujours suffisants pour nous permettre de nous lever et de marcher.

Le temps du carême nous invite à reprendre une conscience vive de cette gratuité des dons de Dieu et de la mission à laquelle ces dons s'ordonnent. Nous découvrons alors, à la suite du prophète, que notre identité la plus profonde est celle d'un « sujet convoqué », selon l'expression de Paul Ricoeur, appelé à aller vers ses frères en porteur, pour eux, d'une parole venue de Dieu. Cela nous reconduit, une nouvelle fois, au mystère de l'esprit humain, non plus seulement en termes de liberté et d'intériorité, mais de don. Donné à lui-même, notre esprit ne se possède que pour se donner, et ses richesses propres, loin de se perdre en se communiquant, s'accroissent de ce partage. « Le bien de l'esprit, écrit Kierkegaard, est par définition communicable, sa possession n'a rien d'égoïste, elle est par nature transmissible (...). De même que le parfum précieux ne se répand pas seulement quand on le verse, mais est tellement parfum qu'il imprègne le vase, et, même caché, répand encore sa bonne odeur, les biens de l'esprit sont tellement communicables que les posséder c'est les partager, et que les acquérir soi-même c'est enrichir les autres. » Au seuil du carême, il est bon de donner à nos gestes de partage cette amplitude spirituelle. Elle ne rend aucunement superflu ou secondaire le partage des biens matériels, devenu plus urgent aujourd'hui devant tant de pauvretés nouvelles. Elle nous en livre plutôt le fondement et le sens ultime : faire des choses elles-mêmes, du pain et de l'eau de nos nécessités, les signes de la générosité de la vie de l'esprit, à l'image de l'Esprit Saint, que le pape Jean-Paul II appelait « la Personne-Don », Celui qui nous communique inlassablement les dons de Dieu. Si démunis que nous soyons en biens matériels, nous pouvons toujours partager sans compter les biens spirituels que nous avons reçus, notre peu de foi, notre fragile espérance, notre pauvre amour. Et nous nous étonnerons de les recevoir en retour, accrus et comme multipliés par ce partage.

Revenons à l'Évangile de ce jour. Nous y découvrons alors comment ces trois figures, celle d'Israël au désert, celle de Moïse sur la montagne, celle d'Elie en chemin vers sa mission, convergent en Jésus Christ, s'actualisent et se récapitulent dans les quarante jours qu'il passa lui-même au désert avant d'entreprendre sa mission. Le récit de Marc nous dit simplement : « Il resta quarante jours, tenté par Satan. Il vivait parmi les bêtes sauvages, et les anges le servaient. » Tout en respectant la sobriété du texte, nous pouvons tenter de pénétrer, à la lumière de ce qui précède, dans le mystère de ce combat et de cette victoire. Pendant les jours de ce désert, Jésus, le Fils bien-aimé du Père, entre avec nous et pour nous dans l'affrontement avec l'Accusateur, celui qui vient insinuer en nous le doute, le découragement, jusqu'au refus de cette liberté filiale à laquelle nous sommes appelés. Lui, le Fils bien-aimé du Père, il fait avec nous et pour nous l'expérience du Paraclet, le Défenseur et le Consolateur, celui qui vient plaider en nous la cause de Dieu, défendre en nous, contre toutes nos idoles, le vrai visage de Dieu. Mais en lui, le Fils bien-aimé du Père, « il n'y a pas eu oui et non... Il n'y

a eu que oui en lui, et toutes les promesses de Dieu ont leur oui en sa personne » (2 Co 2, 19-20). En Jésus la liberté de l'esprit humain s'accomplit dans ce oui qu'aucun non n'a suivi, le oui filial de l'amour.

Dans la solitude du désert, Jésus, à la suite d'Israël, à la suite de Moïse, expérimente la proximité du Père, ce Sinaï intérieur où retentit la parole du baptême : « Tu es mon fils, mon bien aimé. » Au tentateur qui lui offre tous les royaumes du monde, sous la seule condition de ployer devant lui les genoux, il oppose la première parole du Décalogue : « Le Seigneur ton Dieu tu adoreras et c'est à lui seul que tu rendras un culte » (Mt 4,10). Avec nous et pour nous, il creuse au cœur de l'homme le puits des eaux vives, l'espace de l'adoration véritable. Mais il le fait en tant que Fils Unique, dont toute la vie, la conscience et l'agir sont unis au Père : « Croyez-moi, je suis dans le Père, et que le Père est en moi » (Jn 14,11). En remportant sur Satan la victoire de l'adoration, il nous en ouvre à chacun l'accès : « Comme toi, Père, tu es en moi et que je suis en toi, qu'ils soient en nous eux aussi » (Jn 17,21). En Jésus, l'intériorité de l'esprit humain se recueille et s'accomplit en demeure trinitaire.

Juste après l'épisode des quarante jours du désert, l'évangile selon saint Marc nous présente Jésus venant en Galilée et proclamant l'Évangile de Dieu. Comme Elie recevant sa mission et partant vers le roi Azaël pour obéir à la parole reçue, Jésus, dans le silence du désert, se prépare à sa mission. Au Tentateur qui l'invite à changer les pierres en pain, il oppose la parole reçue de la bouche de Dieu, une parole plus vivifiante et plus nourrissante que le pain. Avec nous et pour nous, il accueille cette parole d'envoi et de promesse, d'élection et de mission : « Ma nourriture c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre » (Jn 4,31). Comme le Père l'a envoyé, à son tour il nous envoie. Mais en se refusant à court-circuiter l'épaisseur des médiations naturelles et humaines, à violer les lois du monde, comme l'y incite le Tentateur, il nous appelle à entrer à notre tour dans la lente patience du Royaume, à consentir aux délais, aux moyens pauvres, à la « force faible » de la parole et du témoignage, sans autre raison que notre foi en la mission reçue, sans autre trésor à partager que le don de Dieu confié à nos mains vides. « D'or et d'argent je n'en ai pas, mais ce que j'ai je te le donne : au nom du Seigneur Jésus, lève-toi et marche ! » En Jésus, la vocation de l'esprit humain à la communion et au partage s'accomplit dans le don sans réserve ni retour, offert à tous sans distinction, des biens du Royaume et de sa Bonne Nouvelle. Nous venons de l'entendre de nos propres oreilles : « Le Royaume de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle » (Mc 1,15).

Alors, peut-être, nous pouvons écouter pour finir cette parole énigmatique du récit de Marc : « Il vivait parmi les bêtes sauvages, et les anges le servaient. » Elle évoque un univers réconcilié, où la frontière d'hostilité entre l'homme et l'animal sauvage est abolie, où la frontière de mystère entre le monde des hommes et celui des anges est devenue transparente. Elle évoque, pour la mémoire d'Israël, les promesses messianiques du livre d'Isaïe : le loup qui gîte avec l'agneau, l'enfant qui joue sur le trou de la vipère, Dieu venant habiter dans son peuple pour toujours. Cet univers réconcilié, nous ne le savons que trop, n'est pas le nôtre. Nous sommes encore dans le temps qu'évoque saint Paul, où la création tout entière gémit, en attendant d'accéder « à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu » (Rm 8,21). Mais cet horizon de promesse veut peut-être nous rappeler que l'esprit, *spiritus*, *pneuma*, n'est pas on ne sait quel retrait ou retranchement hors du corps et du monde. L'étymologie de ces termes en témoigne : il est l'énergie qui lentement en pénètre toutes les opacités et les violences, à la manière du souffle de vie qui fait de notre corps un corps animé et debout ; à la manière du vent du large, qui apporte pluie et fraîcheur, et fait de nos terres arides des terres fertiles. Telle est la vocation de l'esprit humain, telle est dès à présent l'œuvre que l'Esprit Saint, répandu dans nos cœurs comme les premières arrhes de notre héritage, a déjà commencé à réaliser en nous et dans notre monde. Les aspirations de beaucoup de nos contemporains à une plus grande sobriété de vie, à retrouver les chemins de l'intériorité, à créer plus de solidarité dans

notre société n'émanent pas tous de chrétiens. Beaucoup seraient sans doute étonnés de savoir qu'ils rejoignent par là l'appel de l'Eglise, au seuil du carême. Mais l'Esprit souffle où il veut, et on ne sait pas toujours d'où il vient, ni où il va. Qu'il nous suffise d'entendre sa voix, et de le suivre.